

Bribes de trois « lilat¹ » et de leurs personnages

Abdelghani

Il parle peu, jamais pour ne rien dire, toujours avec les mots justes, des mots drôles et des images fortes. Il aime la précision de la langue française, l'amitié et le football. Très discret, timide, presque effacé, on ne découvre ses qualités que peu à peu. Célibataire d'une trentaine d'années (sans moyens pour entretenir un foyer, il refuse les sollicitations des jeunes filles), sédentaire, enraciné à Beni Ouarad - le douar où est enterré son saint ancêtre -, il a des amis dans tout le Maroc, en ville comme au bled. Ses itinéraires parcourent le réseau des saints qui quadrille le pays, et des humains qui leur sont liés. Ainsi, il est assuré de fréquenter surtout des gens de Bien, des gens de Dieu (même si cela ne le prémunit pas des mésaventures). Son respect de l'islam, au-delà des obligations formelles, forme la devise de son existence : faire le bien autour de soi, là où on est. « Charif² » de Sidi Ahmed Dghughi, le saint serviteur de Sidi Ali ben Hamdouch³, il a lui aussi la grandeur de l'humilité. Mieux vaut servir Dieu qu'être un mauvais maître (son prénom signifie « esclave du Magnanime »). Il est pauvre, même si son oncle, le Mizwar des Dghughiyyin (le chef de la confrérie), propriétaire de la plus belle maison du douar, est un notable ayant, du fait de son statut, une envergure nationale. Il est serveur de restaurant de profession (bien que sa carte nationale indique « fellah »), mais depuis qu'il a perdu son travail dans un « café maure » de la médina de Meknes, un de ces cafés traditionnels où les hommes tapent la carte et fument le kif, il s'occupe de la zawiya⁴ de Sidi Ahmed, veille à son entretien, récolte les offrandes, accueille les pèlerins. Avec d'autres « enfants de Sidi Ahmed », frères et cousins, ils forment une taïfa, un groupe confrérique de musiciens qui célèbre les rituels - les hadrat - destinés à faire « monter » et parler les génies qui habitent les humains, pour apaiser les relations entre ces habitants invisibles et ceux qui les abritent. Cette activité ne lui

¹ « Lila » (au pluriel, *lilat*) signifie « nuit » au sens large en arabe, mais dans ce contexte le terme désigne une « nuit sacrée » célébrée par une confrérie.

² Au sens restreint, le titre de Charif s'applique à un descendant du Prophète par sa fille Fatima ; au Maroc, il est attribué dans un sens plus large à tout descendant de saint.

³ La confrérie soufi populaire des Hamadcha a été fondée à la fin du XVII^e siècle par le saint Sidi Ali ben Hamdouch et son saint serviteur Sidi Ahmed Dghughi. Elle comporte deux branches parallèles, celle des Allaliyyin, les disciples de Sidi Ali, et celle des Dghughiyyin, les disciples de Sidi Ahmed.

⁴ Le terme « zawiya » désigne à la fois le sanctuaire où est enterré le saint, le groupe confrérique qui s'y réunit, les autres sanctuaires consacrés au saint disséminés au Maroc et les groupes confrériques qui s'y réunissent.

permet cependant pas de gagner sa vie, car il est rare que les pèlerins demandent plus d'une ou deux fois par mois qu'une cérémonie soit célébrée.

Il crée des liens. C'est lui qui m'a présenté à son oncle, le Mizwar, l'a assuré de mes bonnes intentions et obtenu son approbation pour mes recherches. C'est chez lui, dans la belle maison toute simple aux formes arrondies et « naturellement climatisée » contiguë au sanctuaire, que j'ai rencontré Lalla Zohra, que tout le monde appelle respectueusement « Charifa », guérisseuse et femme de Bien qui calme les tourments qu'infligent les génies aux humains qui les ont offensé, et c'est encore lui, un an et demi plus tard, qui me conduira chez elle à Rabat, pour participer aux trois « lilat » qu'elle organise chaque année⁵. C'est grâce à lui que nous y avons été reçus avec la chaleur de membres de la famille. Comme nous sortions tout éblouis de ces trois nuits, il dira : « — Maintenant, les liens sont resserrés à la pince », suivant son goût pour les métaphores concrètes. Il est lui-même une pince à resserrer les liens.

La nuit avant que je vienne le chercher à son douar du Zerhoun pour aller à Rabat, il avait participé, au tambour, à une lila organisée pour une jeune fille très amaigrie qui, depuis plusieurs semaines, ne pouvait plus rien manger sans vomir. Les Dghughiyyin avaient joué longuement, et au petit matin la jeune fille avait mangé avec appétit, sans vomir.

Pendant le moussem de l'année précédente, nous reposant des balades entre les grandes tentes où officient les taïfat, nous avons bavardé des heures durant allongés sur un tapis sous les étoiles, au son obsédant de la ghita (le hautbois des Hamadcha), des qarqaba (les castagnettes métalliques des Gnawa), et de leurs diverses sortes de tambours. La nuit s'achevait, et le silence allait se faire enfin, quand soudain le miaulement plaintif d'un violon fit une irruption incongrue. Un violon ! Quelqu'un, sur la colline, avait entamé un air arabe classique tout en mélancolie, en contraste total avec les musiques des confréries teintées de rythmes d'Afrique. Cette intrusion surréaliste d'un univers dans un autre, Abdelghani l'a commentée d'un seul nom, qui disait tout : « — Oum Kalthoum ! » La diva égyptienne au romantisme pathétique avait surgi brusquement quand s'éloignait la petite foule dansante et joyeuse des jnun⁶ marocains : le Machreq débarquait au Maghreb, le Levant rejoignait le Couchant.

C'est avec cet homme de la campagne, qui suite à une injustice a « démissionné » de ses études en troisième secondaire (bien qu'il fût le préféré du prof de français), que je suis le plus à l'aise pour aborder les questions délicates, comme la politique, la théologie ou l'argent (et c'est lui que je chargerai, à la fin des trois lilat, de remettre mon offrande à Lalla Aïcha). Ils sont si nombreux par ici à être divisés entre l'amour pour la culture et la religion de leurs pères et mères et les anathèmes lancés par les juristes musulmans puritains ! Lui, non. Son assise est solide, il est moralement fiable, c'est un homme de confiance. Les anathèmes ne le troublent pas, il sait que les confréries sont en commerce avec les saints et les bons jnun pour soulager des affres infligées par les mauvais jnun, et ne voit pas pourquoi s'en priver. Si les cérémonies des confréries ont lieu dans le plaisir, tant mieux : pourquoi faudrait-il nécessairement souffrir pour guérir ? Très attentif aux autres, il sait qu'humour, amour et gaieté sont les meilleurs instruments de paix. Je suis fier de la confiance qu'il m'accorde.

Il imite Charlot, cet autre pauvre qui lie sagesse, amour et humour. Il mime le karaté avec des adolescents, s'amuse avec eux comme un gamin, fait des passes de foot, chante des airs populaires. Il cultive tranquillement son don d'enfance.

⁵ Une guérisseuse, « muqaddima », affiliée à une confrérie a deux obligations annuelles : participer au moussem (pèlerinage annuel) à la tombe du saint, qui pour les Hamadcha a lieu la semaine suivant la fête de mouloud, et organiser des nuits de rituels thérapeutiques pendant le mois de chabane qui précède le ramadan.

⁶ Jnun : pluriel de djinn (génie, esprit) en arabe dialectal marocain.

Comme j'ai été prof de philo, il me taquine gentiment avec un proverbe soufi : « Le philosophe est un aveugle qui cherche un chat noir ».

Son père était boucher itinérant, égorgeant les victimes des sacrifices. Un jour, il y a une quinzaine d'année, il a commis la faute de parler pendant le rituel. Depuis lors, il ne participe plus activement à la vie du village et de la confrérie. Sa mère, par contre, alliée à Charifa, est de celles qui font qu'aujourd'hui les femmes mènent la danse chez les Hamadcha. Abdelghani est un des rares hommes qui acceptent de bon gré cette évolution. Il dit : « Les hommes ne savent pas ce qu'ils mangent, mais les femmes le savent. Les hommes doivent admettre le pouvoir des femmes ».

Comme descendant de Sidi Ahmed, il a hérité de la baraka⁷ du saint. Cela lui confère une relation privilégiée avec Lalla Aïcha, la bonne et terrible djinniyya que Sidi Ahmed a ramené du Soudan, la reine des jnun qui effraye et qui apaise. Il est aussi habité par Sidi Chemharouj, le fqih des jnun, le juriste qui interprète la loi musulmane pour les génies. Cela lui vaut la blancheur immaculée de sa djellaba (la couleur d'un djinn bon musulman comme Sidi Chamharouj ne peut être que le blanc), sa pondération, et de n'avoir peur de personne sauf de Dieu.

J'avais lu, dans des livres sur le soufisme et sur les confréries, une description de la vraie culture des pauvres et de l'étendue de sa sagesse (mais j'avais perçu aussi, chez certains adeptes du mysticisme « sublime », du mépris pour son incarnation confrérique populaire, considérée comme « dégradée » et « superstitieuse », sinon comme « folklorique »). En Abdelghani, j'ai trouvé cette culture et cette sagesse vivante. La vraie sagesse soufi, c'est au bled, chez un pauvre, membre d'une des plus vilipendées des confréries populaires, que je l'ai rencontrée.

Charifa

Parce que nous sommes arrivés à l'instant même où l'on servait le couscous qui ouvre les cérémonies, Charifa s'est exclamée avec chaleur « — C'est la preuve que la baraka de Lalla Aïcha est avec vous ! » Une cinquantaine de participants - pour la plupart des citadins de la petite classe moyenne, en majorité des femmes - remplissent la cour intérieure de la maison, la ferveur joyeuse règne déjà. Des tables basses sont installées pour les plats à couscous, qui seront enlevées après le repas. Au centre de la cour, toutes les matières devant être bénies (chargées de baraka), utilisées et consommées au cours des cérémonies sont rassemblées : dattes, figues séchées, fruits secs et bonbons, lait, henné, feuilles de menthe, caroube, bougies, tas de petits sachets remplis de mélanges végétaux - certains à base de henné d'autres de clous de girofle - soigneusement préparés... Un rouet artisanal trône sur ces offrandes. Des cassolettes contenant diverses sortes d'encens sont prêtes à être allumées. Aux quatre coins de la cour, les étendards des confréries sont déployés, surmontés d'une botte de menthe. Dans un coin, un grand bélier noir, un jeune bouc beige et un coq noir sont attachés dans l'attente du sacrifice (le premier par les Hamadcha, le second par les Gnawa et le troisième par les Heddawa). Dans le petit salon attenant à la cour, se tiennent les gendres de Charifa, des hommes accompagnant leurs épouses, quelques enfants et la vieille maman de Charifa.

Cette vieille maman, toute noire et emmitouflée dans un voile et un caftan blanc, deux gros hublots de verre posés sur son nez, ressemble à l'archétype de la grand-

⁷ Baraka : bénédiction de Dieu que, comme intercesseurs, les saints peuvent, si Dieu l'agrée, redistribuer. La baraka est l'élément central du système thérapeutique traditionnel.

mère noire représentée dans son rocking-chair par une gravure anglaise du XIX^e siècle, ce qui donne l'impression de la connaître et de l'aimer depuis toujours. Notre arrivée ranime des souvenirs. « — La Belgique, très froid ! » Et elle se pelotonne dans son caftan, les deux poings croisés devant elle pour serrer un manteau imaginaire, en mimant de grands frissons : « — Brrrrr ! Brrrrr ! Moi : deux filles à la Belgique ! Aller à la Belgique ? » (Elle répétera ces mimiques une dizaine de fois en trois jours).

Quelques femmes s'activent à la cuisine, Charifa est trop affairée dans ses préparatifs pour nous accorder du temps, et nous participons au repas (délicieux) en bavardant avec une femme mûre en djellaba verte dont le visage rond attire irrésistiblement l'affection. Veuve, apparentée par alliance à Charifa dont elle parle avec respect et tendresse, elle rayonne du bonheur de cette fête qui débute.

Après le couscous, le temps que la taïfa de six ou sept musiciens hamadcha s'installe, la Charifa consacre quelques instants à notre accueil, en développant le thème déjà abordé par sa mère : « — Comment ça va, la Belgique ? La rue de la Victoire, ça va bien ? La place Madou, ça va bien ? Schaerbeek, ça va ? Molenbeek, ça va ?... » En fait, elle nous demande à la manière traditionnelle des nouvelles de chaque membre de la famille, en l'occurrence des rues et des quartiers de Bruxelles. Sa bonhomie souriante et sa verve sont toutes bruxelloises, c'est une Noire de Bruxelles qui nous parle là, Congolaise ou Marocaine, peu importe : de Bruxelles. « — Potferdoum⁸, ça n'a pas trop changé ? »

Les Hamadcha entament la cérémonie en chantant la fatiha, la sourate qui ouvre le Coran, reprise en chœur par les participants, l'accompagnant aux tambours mais sans la ghita, ce hautbois un peu nasillard caractéristique de la confrérie et qui joue les « aryah⁹ », les airs qui appellent les jnun. Charifa réapparaît, en grande tenue de Lalla Aïcha, plusieurs robes qui descendent jusqu'à terre et dont les couches supérieures sont translucides, boléros, jaquettes et capes superposés et agrafés par des fibules en forme de triangles posés sur leur pointe, longues ceintures brodées, grand turban surmonté de voiles translucides, le tout en tissus noirs brodés de mille couleurs ou cousus de petites pièces géométriques éclatantes, colliers d'ambre, de pierres et d'argent, imposantes boucles d'oreilles berbères, lourde parure frontale, pendentifs temporaires, épais bracelets d'argent torsadés (elle changera une dizaine de fois de tenue, ajoutant ou retirant des accessoires). Debout avec les musiciens et leur muqaddim (maître des cérémonies de la taïfa), elle invoque les saints, tout un chapelet de saints noms est égrené : une sainte constellation est activée, sous le signe de laquelle se place la cérémonie. J'y reconnais les noms de Sidi Ali ben Hamdouch et Sidi Ahmed Dghughi, de Moulay Abd es Salam ben Mchich, du Hâdi ben Aïssa, de Sidi Bilal et de Moulay Abdelqader Jilali... Un réseau international de saints du Maroc, d'Arabie, d'Irak et d'ailleurs, une assemblée d'awliyia, de proches de Dieu, est convoquée. Ces invocations sont entrecoupées par la chahada, le témoignage de la foi (« La ilaha illa Allah, Muhammad rasul Allah » - Pas de dieu sauf Dieu, Muhammad est l'Envoyé de Dieu), ou par sa variante « thérapeutique » (« La ilaha illa Allah, ya annabi dawina » - Pas de dieu sauf Dieu, ô Prophète guéris-nous).

Les mauvaises langues et les réformateurs puritains soutiennent que ces invocations ont pour fonction de rassurer sur l'appartenance à l'islam (qui serait douteuse) des rites qui vont suivre. Lorsqu'on y assiste, il est patent que cette ironie est pure calomnie : cette appartenance va de soi. Mais c'est bien la suite qui éclaire la

⁸ Déformation bruxelloise d'un juron flamand blasphématoire.

⁹ Aryah : pluriel de « rih », souffle, vent, esprit, et, dans ce contexte, les airs de musiques auxquels les jnun sont sensibles.

fonction de cette entrée en matière très religieuse. Tout est prêt pour que les jnun soient appelés. Or, les jnun, comme les humains, forment une espèce de créatures terrestres à la moralité incertaine... Certains sont musulmans, donc bons et parfois même saints ; d'autres sont juifs ou chrétiens, donc gens du Livre plus ou moins purs ou corrompus ; d'autres encore sont polythéistes, donc mauvais et d'autant plus dangereux qu'ils peuvent être soumis aux ordres du Shaïtân (Satan). Il convient donc - il est à la fois pieux et prudent - de placer leur convocation sous le signe de Dieu, de Ses prophètes et de Ses saints, pour que les relations entre jnun et humains s'établissent dans le sens du Bien. Les saints ont du pouvoir sur les jnun, et certains de ceux-ci sont leurs serviteurs ; les bons jnun, avec l'aide des saints, ont, si Dieu l'agrée, du pouvoir sur les mauvais jnun. Les pratiques confrériques de l'influence visent le bienfait et évitent la malfaisance. Elles sont collectives et n'ont rien à cacher. Leur entrée en matière se démarque donc implicitement de l'autre recours, si fréquent au Maroc, aux techniques de l'influence : la sorcellerie (shour), qui, dans le colloque singulier et secret entre le sorcier et son client, donne libre cours à l'expression des mauvais sentiments, envie, orgueil, jalousie. Ce sont les femmes qui ont le plus recours à la sorcellerie ; mais elles sont également les plus nombreuses à faire acte de révérence à l'égard des saints. Les unes provoquent la maladie, les autres appliquent le remède : le culte des saints fait contrepoison au poison de la sorcellerie. Ici, une femme aidée par quelques hommes invoque Dieu pour préserver l'assistance de la malfaisance. La frénésie avec laquelle des jnun se manifesteront plus tard indiquera que cette précaution n'était pas inutile : leur force peut être dangereuse. Lalla Aïcha elle-même a beau être une sainte djinniyya dispensatrice de bienfaits, tous les Marocains qui la connaissent sous le nom d'Aïcha Qandicha savent qu'elle peut se montrer redoutable. On n'entre pas en commerce avec des forces aussi ambivalentes sans se prémunir. « Fille de Lalla Aïcha », Charifa a orienté sa possession vers le Bien en acceptant l'initiation à la voie confrérique, en devenant « femme de Dieu ».

Le surlendemain, la lila sera animée par la confrérie des Heddawa. Au début de l'après-midi, un énorme plat à couscous fumant sera posé entre les musiciens, qui interpréteront des chants religieux, des invocations de saints et des poésies soufi accompagnés au tambour. Charifa - l'air d'un vieux cheikh bédouin enveloppé dans un épais bournou bleu clair, la tête surmontée d'un gros turban de la même couleur et muni d'une belle canne ouvragée ancienne - chantera avec eux, assise et jouant du tambour. Il n'y aura ni transe ni frénésie : les saints seront présents, mais les jnun ne seront pas conviés. La lila de clôture sera placée tout entière, comme l'ouverture des deux précédentes, sous le signe sans ambivalence de Dieu, Ses prophètes et Ses saints, pour lever l'ambiguïté possible du négoce avec les jnun. A la fin de la journée, les récitations mystiques ayant chargé le couscous de baraka, le plat sera placé au milieu de la cour, et toute l'assemblée s'accroupira pour le partager (il sera délicieux et étonnamment encore chaud).

Mais revenons à la première nuit. Les cassolettes d'encens sont allumées : les jnun sont donc officiellement invités à entrer dans la danse. Charifa s'est saisie du rouet, qu'elle fait tourner en l'orientant vers les musiciens, les matières rassemblées au centre de la cour et les participants : le rouet fait fonction de moulin à bénédictions.

Première pause. Avec les fumeurs de cigarette, les musiciens s'allument chacun une sibsi (pipe) de kif dans un recoin près de la porte d'entrée (on ne peut polluer les encens du patio). Ensuite ils retournent jouer, et cette fois on entend le timbre obsédant de la ghita. Charifa danse parmi eux. Elle se plie en deux, sa danse se fait plus syncopée. Puis, elle arrache son foulard (que sa nièce attrape au vol et range soigneusement) et balance la tête en faisant tournoyer sa chevelure légèrement

grisonnante : elle est en transe, l'esprit de Lalla Aïcha est monté en elle. (Les jnun sont aussi appelés « les gens de la terre », ce pourquoi c'est en montant qu'ils occupent ceux qui les abritent). Cette première transe sera aussi la seule à avoir lieu sur un mode comparable à celui des dizaines de femmes dont j'ai vu tournoyer ainsi la chevelure lors du moussem de Sidi Ali. Celles qui suivront changeront de style, et deviendront des trances de « voyance¹⁰ » (ou médiumnique), où l'esprit de la djinniyya dialogue et négocie avec les jnun qui habitent les participant(e)s.

Les musiciens jouent les airs favoris des jnun ; leur muqaddim, malgré sa soixantaine bien sonnée, danse en faisant des bonds immenses. Chaque fois que l'air joué par la ghita est celui d'un djinn qui habite un membre de l'assistance, ce dernier entre dans la danse et dans la transe. Le style des trances des hommes - plus bondissant - diffère de celui des femmes, pliées et agitant la tête. Les femmes sont deux fois plus nombreuses que les hommes à « transer ».

Pendant certaines interruptions, le muqaddim fait le tour des participants pour leur faire boire ou manger du « baruk », matières bénies, dattes, fruits secs, caroube, feuilles de menthe fraîche, breuvage à base de lait servi dans unealebasse... (Le lendemain, le muqaddim gnawi fera de même avec d'autres baruk, petits morceaux de la viande cuite de l'animal sacrifié, jus rouge de raisin pour Pacha Hammou - djinn qui aime le vin et le sang -, bonbons...) Toute l'assistance partage ce baruk : l'effet apaisant des cérémonies n'est pas réservé aux seuls « habités », et même les hommes qui accompagnent leur épouse ne sont pas de simples spectateurs, mais des participants au sens plein du terme.

Le muqaddim hamduchi égorge le grand bélier noir devant le trou d'évacuation des eaux de la cour. Après quelques soubresauts, l'animal s'immobilise. Les femmes qui s'activaient à la cuisine rincent le sang et l'évacuent à coups de seaux d'eau et de torchons. L'animal sera écorché, dépecé et cuisiné pour les participants.

Charifa a changé de tenue pour une plus resplendissante encore (toujours sur fond noir). Ses yeux sont tournés vers l'invisible, leur brun est devenu comme translucide. Sa verve gouailleuse est remplacée par une petite voix flûtée : la djinniyya l'habite complètement (mais la longue robe descend jusqu'au sol, ne permettant pas de voir si les pieds de la femme se sont transformés en sabots de chèvre de la djinniyya). Elle entreprend la tournée des participants, leur prodiguant à chacun des conseils (et là ma faiblesse en arabe me frustre). Devant une femme, elle se met en sainte colère. Abdelghani m'expliquera plus tard que cette femme participait à la lila sans en respecter les obligations, comme les offrandes : c'est une resquilleuse du domaine de l'invisible, elle a l'air coupable d'un voleur prit la main dans le sac. (Quittera-t-elle les lieux plus tard ou se pliera-t-elle à ses obligations ? Je n'y ai pas prêté attention). Ce sera la seule séance de voyance « publique » de la Charifa. Au cours de la suite des cérémonies, elle amènera les participants en transe dans la petite « chambre de Lalla Aïcha » où sont accumulés les costumes, accessoires et matières de la djinniyya, pour que l'esprit de la djinniyya négocie en privé un apaisement des relations entre les « habitants » et celui ou celle qu'ils « habitent ».

Voici le moment de la danse du feu. Charifa, le muqaddim et l'un ou l'autre musicien, tous dansant, tiennent chacun dans une main un faisceau d'une dizaine de bougies allumées, qu'ils se passent lentement sous l'autre avant-bras, les flammes léchant la peau. Le regard tourné vers l'invisible de Charifa est, vu du monde visible, vague et inexpressif, comme perdu ou indifférent. Rien à voir avec le regard de quelqu'un qui résiste à la douleur d'une brûlure.

¹⁰ Contrairement au sens usuel donné à ce mot, la « voyance » dans ces circonstances ne porte pas sur l'avenir, mais consiste à « voir » les êtres invisibles qui « habitent » les humains.

Les Hamadcha ont remplacé la ghita par une flûte en roseau, la nira, au timbre plus lisse. Le flûtiste est un Noir à la bouille ronde, coiffé d'un gros bonnet de laine, qu'on dirait sorti tout droit du dessin naïf d'un artiste populaire. C'est le même qui, un peu avant, avait prolongé le rythme de son tambour après que les autres avaient arrêté de jouer (ce que j'avais attribué à une pipe de kif de trop et qui avait bien fait rire Saïd, le neveu de Charifa). La flûte appelle aussi les jnun ; les trances qu'elle suscite ont l'air également plus lisse et tranquille que celle appelées par la ghita. Les trances sont comme le vent : le calme suit la tempête.

La musique est très belle, mais inséparable des danses, des couleurs, des odeurs et des saveurs, et surtout de l'atmosphère régnante d'amitié attentionnée, de prévenance chaleureuse et de ferveur réjouie.

A l'heure du dîner, plusieurs femmes s'excusent auprès de Charifa de partir si tôt. La lila des Hamadcha se terminera plus vite que prévu. Le vieux muqaddim quitte Charifa avec un tendre baiser respectueux sur le front, comme ici les enfants embrassent leur mère. Demain, les cérémonies reprendront, avec les Gnawa.

Le mari de Charifa est un bel homme d'âge mûr, à crinière et moustache d'un blanc immaculé. Marchand de poisson au marché, il fait ses cinq prières par jour. Il a une réputation de boute-en-train et de farceur. Une fillette sur les genoux pour laquelle il dessine un âne dans une grange, il m'invite à prendre part au repas en mêlant sur le mode plaisant hospitalité et insulte : « — kûl, kûl, din dje mok ! (mange, mange, religion de ta mère !) », ce qui met sa nièce en joie. Son épouse est incontestablement la reine des lieux, mais il tient son rôle de maître de maison avec discrétion et bonhomie. Charifa vient nous faire un brin de causerie. « — Ah ça ! Quand j'étais en Belgique ! (Dans sa jeunesse, elle a tenu plusieurs années le vestiaire du principal cabaret bruxellois, « Chez Paul O'Gaity ».) Je suis devenue complètement folle ! Je criais dans les rues : Roi Baudouin, va te faire foutre ! A l'hôpital, je me suis battue avec les infirmiers ! J'ai voulu m'évader plusieurs fois, je foutais la pagaille ! Mais quand, dans ma chambre capitonnée, j'ai vu Lalla Aïcha comme je te vois et qu'elle m'a ordonné de rentrer au pays pour travailler pour elle, ils m'ont laissé partir : tu penses, une folle marocaine en moins... J'ai toujours mon permis de travail et mon abonnement de tram ! Au Maroc, j'ai demandé une Mercedes à mon mari, pour faire la tournée des mosquées. Mais aucun fqih n'a pu m'aider, rien à faire. Ce n'est qu'à Sidi Ahmed, chez lui, là (elle désigne affectueusement Abdelghani) que j'ai pu trouver le soulagement (elle a été initiée aux rites de la confrérie dghughyyin). Maintenant, ça va très bien. Je suis en forme, j'ai la baraka de Lalla Aïcha avec moi, elle me protège. Je dors bien, je mange bien, je... enfin je vis bien (sourire). Et mon mari me laisse faire, il a peur de perdre la baraka de Lalla Aïcha ! Pour revenir en Belgique, ça va aller ? J'ai un diplôme de muqaddimma (une lettre d'accréditation du Mizwar dghughyyin comme guérisseuse reconnue par la confrérie, c'est-à-dire médiatrice entre les forces visibles et invisibles), j'ai l'autorisation d'organiser toutes les lilat que je veux en Belgique ! » Sa verve bruxelloise est revenue, et avec elle l'étrange familiarité, ou l'étrangeté familière. Le sens de son souhait de revenir en Belgique s'éclaire. Il s'agit de faire une sorte de pèlerinage à l'envers, de remonter le chemin qu'elle a suivi. Et de prendre une manière de revanche sans ressentiment : elle a quitté la Belgique malade, elle voudrait y revenir guérisseuse. Que la Belgique voie et partage les bienfaits qu'elle a reçus de Lalla Aïcha, la puissance qu'elle lui a donnée. Sa démarche est généreuse. Il s'agit de faire profiter les Marocains immigrés restés en Belgique du savoir qu'elle a acquis en rentrant au Maroc. Les Marocains émigrent avec leurs maladies (les jnun qui les possèdent et les tourmentent), mais sans leurs médicaments (les rites confrériques d'apaisement des relations entre humains et jnun). Elle, qui est revenue au pays pour y trouver ces médicaments, voudrait leur en amener, leur apporter un peu de soulagement et de paix. Sa démarche est généreuse, mais elle n'en est pas désintéressée pour autant : « — Les

Marocains vont en Europe pour gagner de l'argent, mais ils y perdent la santé. L'important c'est la santé ! » Charifa est prête à les remettre en bonne santé - guérir les malades, c'est travailler pour Dieu -, en échange d'argent - « — Lalla Aïcha est une reine, elle aime les belles choses ».

Saïd

Sa grâce féline et l'élégance de son maintien sautent aux yeux. Aisance et souplesse, force tranquille. En jean et chemise propres, un foulard vert comme la forêt autour du cou, il est pieds nus, la plupart du temps. Ce grand jeune homme élancé et bien bâti d'une bonne vingtaine d'années, dont les beaux traits et la couleur de peau tiennent à la fois du Noir et du Berbère, est le neveu de Charifa, reine des lieux. La complicité qui nous a liés d'emblée et la franchise de son sourire m'ont donné l'impression de le connaître, lui aussi, depuis toujours. Assurant le service avec une gentillesse totalement dépourvue de servilité, il m'a demandé sur le ton d'un majordome anglais stylé « — Tea or coffie ? » Que je lui réponde sur le même ton « — Tea, please » a fait éclater son sourire. Plus tard, il s'assied à côté de moi et me chuchote l'air de rien, sûr, Dieu sait comment, de trouver en moi un allié : « — Très discrètement... Tu passes quelques feuilles ? » (je roule mes cigarettes, et au Maroc le papier est plus rare que le haschich).

« Son » jour fut le second, la lila des Gnawa. Vint le moment où est joué l'air qui attire le génie appelé « Enfant de la forêt », lui-même intime de l'esprit du lion. Un plateau rempli de farine grillée et d'oeufs durs est posé à terre. Un grand Gnawi noir grisonnant et Saïd sont à quatre pattes devant le plateau, et dansent, dansent, transent. Se battent en rugissant pour manger, la tête dans le plateau, s'enfarinant le visage. Puis Saïd se relève, toujours lion - redressé sur les pattes arrières. Il empoigne deux qarqaba, ces sortes de grandes castagnettes en fer des Gnawa. Il joue des qarqaba, en rythme avec les musiciens, en se les tapant sur la tête, très fort. Tout son corps est instrument, son crâne fait office de caisse de résonance. D'un même mouvement, il est musicien et danseur. Puis, il laisse les qarqaba, et sa transe se fait encore plus frénétique. Une extrémité de son foulard dans chaque main, il serre. Son visage est tuméfié, ses veines saillent : sa transe va trop loin, on l'aide avec douceur pour qu'il ne se blesse pas, on lui ôte le foulard et on lui passe la fumée d'une cassolette d'encens sur le visage. La musique s'arrête, la danse des lions est terminée. Saïd est là, calme et souriant, le paroxysme qui vient de s'achever n'a laissé aucune trace, il est frais comme s'il sortait d'une bonne nuit de sommeil.

Pendant l'interruption, il vient fumer le kif dans le petit recoin faisant office de fumoir, en compagnie des musiciens gnawa, et bavarde avec un jeune voisin en jean sale et rapiécé, venu sans être invité car la musique l'avait attiré là. Les musiciens reprennent leur place, et moi la mienne, à la porte du salon qui donne sur la cour. La musique vient à peine de recommencer que quelque chose se passe dans le couloir. Le jeune voisin est tombé dans une transe spectaculaire, raide et tordu comme le tronc d'un vieil olivier. Saïd a coincé une main entre ses deux jambes tétanisées et, avec un autre homme, ils posent avec douceur le jeune voisin à plat ventre devant les musiciens. Le jeune voisin danse et transe à plat ventre, agité des soubresauts furieux et rythmés, comme si la musique lui déchargeait du haut voltage, sous la surveillance attentionnée de Saïd. La transe du voisin s'apaisera progressivement au cours de la soirée, mais subira des « rechutes » inopinées et brutales qui trouveront toujours Saïd derrière lui pour éviter qu'il ne se blesse et pour lui passer l'encens qui éloigne les jnun sur le visage.

On joue l'air de Lalla Malika, une autre des trois reines des jnun, amie de Lalla Aïcha. Une jeune femme en djellaba mauve - c'est la couleur de Lalla Malika -, qui jusque là était restée sagement assise avec le maintien plein de réserve et de discrétion qu'on attend d'une Marocaine bien élevée, se lève, danse, arrache rapidement son foulard, se plie en deux et sa danse devient transe convulsive. Saïd a attrapé son foulard et lui jette un voile mauve translucide qui atterrit exactement sur sa tête. Les mains de la jeune femme sont tordues derrière son dos, dans une paralysie crispée (retour, sans doute, des premières manifestations de l'« attaque » par la djinniyya). Sans interrompre sa danse, Saïd les dénoue avec délicatesse et leur rend leur souplesse.

Chaque fois que quelqu'un entre en transe, Saïd est là pour l'assister, plein de prévenance, sauf lorsqu'il est lui-même en transe (d'autres, alors, se chargent d'assister les « transeurs »). La rapidité de ses changements d'état est impressionnante.

Vient l'heure de la chanson de Lalla Aïcha - « Elle est venue ! Elle est venue ! » -, qui clôt la soirée. On éteint les lumières, la cour est plongée dans la pénombre. Les musiciens ne font qu'effleurer leurs tambours, les cordes du guembri sont caressées, le son aigre et métallique des qarqaba a disparu, les chants sont doux, les participants accompagnent le rythme en frappant légèrement des mains. La danse du voisin est devenue harmonieuse. Celle de la fille de Lalla Malika n'a plus rien de convulsive : ses bras levés ondoient doucement dans l'air, son buste est redressé et elle balance sa chevelure et sa poitrine rebondie avec un érotisme aussi gracieux que torride. Tous les danseurs sont pieds nus, et leur danse est silencieuse, sauf celle de Saïd. Comment fait-il pour faire claquer ainsi ses pieds sur le sol ? De nouveau - mais cette fois sans qarqaba ni frénésie, il s'est transformé tout entier en instrument de musique. La danse, la musique et Saïd ne font plus qu'un. Et ce claquement rythmé est nécessaire à l'intense beauté du tout, il ne pourrait en être ôté sans l'appauvrir. La vieille maman de la muqaddimma, tout près de moi dans le salon, se lève et se met à danser. C'est la deuxième fois de la soirée qu'elle entre en transe. On vient l'accompagner, la soutenir, mais pas Saïd, dont l'état et la musique doivent - c'est une évidence muette - être respectés. La ferveur de cette paix retrouvée entre humains et invisibles justifie tous les paroxysmes qui ont précédé. Les forces cosmiques et telluriques, les ciels, la surface et les profondeurs de la terre, les anges, les saints, les humains et les génies ont enfin trouvé un équilibre. Le multiple rejoint l'Un, l'Un déborde en multiple. Les yeux me picotent, et ce n'est pas dû aux encens.

On rallume les lumières. N'était sa djellaba mauve, je ne reconnaîtrais plus en cette jeune femme, pudiquement voilée et les mains sur les genoux serrés, la « fille » de Lalla Malika. Saïd, rayonnant et reposé, vient servir le couscous. A vrai dire, tous les participants sont rayonnants et reposés. C'est peut-être là le miracle le plus étonnant de ces rites paroxystiques : le bonheur serein et attentionné qui les suit.

Saïd n'est pas venu le jour suivant, peut-être parce que les rituels des Heddawa, plus classiquement soufi, invoquent les saints mais n'invitent pas les jnun, et qu'aucune transe de possession ne les accompagnent. (Pourtant, le grand Gnawi noir et grisonnant qui avait dansé avec lui la danse des Enfants de la forêt, a accompagné les Heddawa tout l'après-midi en chantant et battant des mains). Le surlendemain, jour de mon départ, j'ai bu un verre et bavardé avec lui à la terrasse d'un café. Il m'a raconté comment il était devenu Gnawi. « — Un jour, quand j'étais petit, j'ai ri des Gnawa qui étaient venus à la maison. Et je suis tombé paralysé, je ne pouvais plus me lever. C'est ma tante Zohra qui m'a soigné. Il y a trois ou quatre ans, je suis allé en pèlerinage au sanctuaire de Sidi Ahmed. Là, une femme gnawia m'a proposé d'être initié aux rituels de la confrérie, mais j'ai refusé. Dans l'autobus du retour, je suis « tombé » (en transe), et je ne pouvais plus bouger. On a dû me reconduire jusqu'à la femme du sanctuaire. Ensuite, j'ai été initié, et je suis devenu un Enfant de la forêt, qui invite l'esprit du lion à

l'habiter. Maintenant, je me sens beaucoup mieux qu'avant. Mais quand j'entends les Gnawa jouer, même très loin, je dois y aller, c'est obligé. Avant-hier, j'ai dansé pour la première fois devant ma tante Zohra, Charifa. Elle a été impressionnée. Ce soir, il y a une autre nuit des Gnawa ici à Rabat : j'y serai. » Je n'ai pas osé lui demander si la grâce féline qui le caractérise précédait ou avait suivi sa métamorphose en Enfant de la forêt.

Olivier Ralet
Février 1999

Article paru dans « Ethnopsy. Les mondes contemporains de la guérison » n°1 février 2000